

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 JANVIER 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Courrier de Paris, par Jean R. val.—Primes du mois de décembre.—Poésie : La fin d'année, par Miss E. Ehrstone.—Conte pour les enfants : Les bêtises de Jacquot, par E. Z. M.—Carnet du "Monde Illustré," par Jules Saint-E. me.—Esquisse littéraire par Fauvette.—Au Maroc.—Une investiture à Windsor, par J. St-E.—Nouvelles à la main.—Musique : La violette embaumée.—Notes et faits : L'aug lus ; L'émeraude ; Couplets historiques ; Janvier.—Autres et aujourd'hui, par Paul Calmet.—Jeux d'esprit : problèmes d'échecs et de dames.—Feuilletons : Les mangeurs de feu (suite), par Louis Ja. oliot ; La belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary.

GRAVURES.—Angleterre : Une investiture au château de Windsor—Au Maroc ; Le palmier pharmaceutique ; La pierre d'absolutio ; Les Aï-sa-uas — Beaux Arts : Les Empereur.—Gravure du feuilleton

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
80 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



HAQUE génération a ses scandales, a dit un écrivain célèbre, et jamais parole ne fut plus vraie, car de puis la fameuse frasque d'Adam et d'Eve qui, décidément, n'étaient que des sans-culottes, et ne valaient pas grand chose, les siècles se sont succédé avec leur cortège de scandales, donnant à l'humanité une réputation peu enviable.

Il faut donc s'y habituer et reconnaître que l'homme—et la femme est comprise dans ce terme générique qui s'applique à l'animal doué de raison, qui appartient à l'ordre des mammifères.

"L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal."

C'est Molière qui l'a dit, et Molière n'était pas un sot, vous le savez.

** Le scandale de Panama qui soulève des tempêtes en France n'est donc qu'un cas très ordinaire, un de ces cas dont on s'occupe peu en temps de monarchie, mais qui prennent tout à coup des proportions extraordinaires quand ils sont signalés en France républicaine.

Il s'agit de députés et de journalistes que l'on a achetés pour servir la cause du creusement de l'isthme de Panama. On ajoute que l'on a gaspillé

beaucoup d'argent, que c'était une affaire de chantage, que les Juifs tiraient les ficelles et empochaient les bénéfices, que M. Gogo a été floué, enfin toute la lyre ordinaire, mais que c'est surtout la faute de la République et qu'il faut à tout prix un sauveur en France, c'est-à-dire un bipède du genre du fils du duc d'Orléans, petit fils de Louis Philippe et arrière-petit-fils de Philippe Egalité qui fit guillotiner Louis XVI.

Le sentiment de famille doit être très développé chez lui, s'il tient de ses aïeux.

Le Français, né malin, comme dit Boileau, voit le truc et refuse de se laisser prendre ; c'est son affaire.

** L'affaire de Panama était à peine mise au jour et le monde entier criait "comme une baleine" que la France était le pays le plus corrompu du monde, puisqu'on avait dépensé au moins cinq millions de francs en achats de conscience, quand le télégraphe nous apprit qu'il s'était passé une affaire à peu près du même genre—genre escroquerie—en Angleterre, oh ! une toute petite affaire, dans laquelle trois individus, pas Juifs du tout, avaient volé cent soixante millions. C'est ce qu'on appelle le "Liberator Building Society Scandal."

Huit jours après, on n'en parlait plus. C'était un scandale anglais.

Et puis, en même temps encore, on apprenait bien d'autres affaires, pas propres, qui s'étaient passées en Allemagne, en Portugal et ailleurs.

Le scandale n'a donc pas plus de patrie que l'amour.

Il n'y a qu'une différence entre la France et nombre d'autres pays, c'est que les Français veulent tous les jours punir les coupables, tandis qu'ailleurs... ah ! ailleurs, ce n'est pas la même chose.

** Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela, c'est de voir que certains hommes dans tous les pays, semblent ne pas comprendre que tout l'or du monde ne vaut pas un peu d'honneur.

Et, puisque ce mot vient sous ma plume, écoutez ce joli petit récit, un conte charmant qui semble inventé par Papa Janvier :

La légende très authentique de l'eau, du feu, du vent et de l'honneur, par Fernand Beissier

"L'Eau, le Feu, le Vent et l'Honneur voyageaient de compagnie.

"C'étaient quatre bons amis, marchant gaiement, comptant peu, ne se chagrinant point et s'amusant beaucoup.

"Un jour il fallut pourtant se séparer.

"Mais la séparation les attristait tous.

"Chacun s'en allait donc de son côté, ne sachant s'il reverrait ses autres compagnons, quand le Vent les arrêta, leur dit :

"Or ça, mes beaux amis, nous ne pouvons pas nous quitter ainsi. Qui bien s'entend, souvent aime à se revoir ! Donnons-nous donc rendez-vous afin que nous refassions ensemble, aussi joyeusement que nous venons de le faire, le tour du monde. Si le cœur nous en dit, où et comment nous retrouvons-nous ? Pour moi, ajouta-t-il, rien n'est plus facile. Sitôt que vous verrez frissonner les branches extrêmes des longs peupliers blancs, vous pourrez sans crainte vous dire : le Vent est là !

"—Si ce n'est que cela, interrompit l'Eau, pour moi la chose est des plus simples. Dès que vous apercevrez dans la plaine une petite touffe verte de joncs, arrachez-la ; je serai dessous.

"—Un peu de fumée bleue s'envolant légère dans le ciel, fit à son tour le Feu, vous annoncera ma venue !

"L'Honneur seul ne disait rien.

"Tout triste, il restait là, considérant ses compagnons ; des larmes lui montaient aux yeux.

"Et toi, l'Honneur, tu ne nous dis rien, demandèrent-ils, tout surpris. Ne veux-tu plus jamais revenir avec nous ! Apprends-nous donc où et comment nous pourrions te retrouver et te reconnaître ?

"—Moi, répondit-il enfin, gravement, en secouant la tête. Hélas ! mes pauvres amis, en nous quittant, nous nous séparons pour toujours.

Qui m'a une fois perdu, ne me retrouve jamais plus."

"Ce sont les vieux, en Provence, qui racontent cette naïve légende aux petits. Ceux-ci les écoutent, bouche béante, les yeux grands ouverts, ayant au fond de leur cœur quelque chose comme une crainte vague de cet Honneur, qui ne veut plus revenir.

"Pour nous, il m'en souvient, chaque fois que le mistral soufflait, faisant claquer les branches, que nous allions arracher les petits joncs avec lesquels nous tressions de mignonnes et vertes corbeilles, ou que, par-dessus les toits rouges, un peu de fumée montait en flocons bleus, il nous revenait sans cesse à la mémoire l'histoire étrange de ce quatrième ami, qui partit et que les autres ne retrouvèrent jamais plus !"

Ce conte sera lu partout, grâce à l'immense circulation du MONDE ILLUSTRÉ, et j'espère que, dans chaque foyer canadien, on gardera quelque chose de l'enseignement qu'il contient.

** Et voici qui m'amène à parler d'un chevalier de la Légion d'honneur, mon vieil ami, Faucher de Saint-Maurice, qui vient de faire paraître une petite brochure : *Notes sur sa formation du franco normand et de l'anglo-saxon*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1892.

C'est un bucheur, un chercheur, que ce brave Faucher, et il est curieux de constater avec quelle facilité il passe d'un genre à l'autre.

Lire cette brochure, c'est faire un voyage des plus instructifs à travers les siècles, et à la suite de cette petite bambine qui a baragouiné bien des idiômes avant de devenir cette grande dame que l'on salue avec respect, sous toutes les latitudes, et qui s'appelle la LANGUE FRANÇAISE !

La partie sèche, technique, du travail de Faucher est agréablement cachée au milieu d'une foule d'anecdotes du bon vieux temps, pétillantes d'esprit et saupoudrées de ce sel gaulois qui donne tant de saveur aux idées.

Grands et petits, escholiers et savants, lisez ces pages.

** Cet hiver ressemble aux autres ; il fait souffrir de la faim et du froid et les vers suivants que je viens de lire dans un ouvrage de M. de la Brière sont bien de saison :

Le ciel est tout noir et le vent d'hiver
Jusqu'au fond des os, pour glacer la vie,
Enfoncé en sifflant ses flèches de fer...
L'enfant grelottant voit avec envie
Les petits paniers chaudement vêtus,
Qui font en riant leurs jets-battus,
Et les cotillons gonflés en sonnettes
Qui trouvent charmant d'avoir les bras nus.
—Ça n'a jamais froid les marionnettes !

Les passants frileux ne s'arrêtent pas.
Leurs pelisses sont bien capitonnées ;
Vers de bons diners ils vont à grands pas.
Lui, n'a pas mangé depuis deux journées !
Pour vivre il faudrait un morceau de pain !
Ah ! qu'on est heureux de n'avoir pas faim ;
L'avoir, en jetant, des santés honnêtes,
Et d'être remplis d'étoupe et de crin !
—Ça ne mange pas les marionnettes !

** Et le thermomètre qui rentre de plus en plus en plus en lui-même.

Je ne comprends pas que, dans un pays civilisé et moral, on puisse descendre aussi bas...

Heureux si je suis parvenu à me défaire de mes défauts un petit quart d'heure avant ma mort.—
S. FR. DE SALES.

Lorsque le nom de Jésus ne se trouve pas sous ma plume, je ne me sers de celle-ci qu'à regret.—
LE VÉN. BARRAT.